

# DISCOURS

DE

## M. MICHEL BRÉAL

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

AU NOM DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES.

---

MESSIEURS,

Après l'Institut et la Sorbonne, l'École des hautes études adresse un dernier adieu au noble esprit que la mort la plus imprévue vient d'enlever à notre amitié. Celui que nous pleurons aimait à dire que nulle part il ne se sentait chez lui comme à l'École des hautes études : c'est là en effet qu'il s'est vu naître à la vie scientifique, c'est là qu'il a enseigné pendant dix-huit ans dans toute la plénitude de la force et avec toute l'ardeur de sa généreuse nature, c'est là qu'il a formé des élèves qu'il nourrissait

de sa science, qu'il remplissait de son feu et qu'il entourait de sa paternelle affection. Dans nos réunions, où il ne manquait jamais, il était l'un des membres les plus aimés et les plus écoutés. Aussi l'École, en apprenant la disparition d'Abel Bergaigne, s'est-elle sentie frappée dans ce qu'elle avait de plus élevé et de plus précieux; en l'absence de son président, elle a été chercher un de ses plus anciens membres, uni avec Bergaigne par de vieux et chers souvenirs, et elle l'a chargé d'exprimer publiquement tout ce que nous perdions en lui.

Est-il nécessaire de dire le sentiment que j'éprouve en prenant la parole? Depuis plus de vingt ans, je voyais Abel Bergaigne à mes côtés, je prenais plaisir à voir s'étendre sa réputation, les honneurs et les distinctions venir à lui. Je me sentais vivre et grandir en sa personne. L'idée qu'il pouvait nous manquer ne s'était jamais présentée à mon esprit. Il y a quinze jours, il prenait congé de moi, plein d'entrain et de gaieté, heureux de retrouver ces Alpes dont il ne pouvait plus se passer, et qui l'attiraient d'un charme irrésistible, car l'ascension des hauts sommets, qui satisfaisait chez lui un goût physique, répondait en même temps à ses instincts poétiques. Cette fois c'était un plaisir de plus : il allait dans les Alpes françaises. « Vive la France! » écrivait-il après quelques jours. « J'entends parler français sur la montagne. Je vois passer des régiments français. Nous avons tout en France, même la Suisse! » Au moment où cette lettre arrivait à destination, notre ami n'existait déjà plus. Il avait été la victime de cette audace qui l'entraînait sur les hauteurs et qui était une des formes de son enthousiasme.

Bergaigne était encore un étudiant incertain de la voie qu'il suivrait, candidat fraîchement reçu à la licence, auditeur au Collège de France, quand un ensemble de circonstances favorables, en 1868, mit fin à ses hésitations et décida de son avenir. L'École des hautes études venait d'être fondée et n'avait pas encore fini d'organiser ses premiers cadres : Bergaigne reçut le titre de répétiteur adjoint. Dans le même temps, la Société de linguistique, dont il fut l'un des premiers membres, commençait à tenir des séances régulières. Bergaigne profita de ces créations récentes. Il eut à ce moment le bonheur de rencontrer un maître qui devina ses aptitudes et qui mit au service de cet élève si bien doué un zèle et un dévouement extraordinaires. Si Abel Bergaigne pouvait m'entendre, il m'approuverait assurément de rappeler ici ce qu'il dut aux leçons de M. Hauvette-Besnault, dont la mort, survenue il y a peu de mois, a été pour lui comme un deuil de famille. Ce ne sont pas des heures, mais des journées qu'ils passaient ensemble, lisant sans interruption des livres sanscrits, collationnant des manuscrits, préparant des textes pour l'impression. Quand Bergaigne eut des élèves à son tour, ce qui ne tarda pas longtemps, il usa envers eux de la même méthode, donnant sans compter son temps et sa peine. En une matière aussi ardue, il ne faut pas moins qu'un dévouement de ce genre : il le faut surtout pour communiquer, en même temps que le savoir, l'amour de la science. Les élèves de Bergaigne sont répandus aujourd'hui un peu partout : on en a fait le dénombrement, qui ne va pas à moins de 80 ; plusieurs enseignent dans nos Facultés de province ou dans des Universités étran-

gères; quelques-uns, qui sont aujourd'hui inconsolables de sa perte, avaient mérité d'être associés par lui à ses travaux. Grâce à Bergaigne, Paris est redevenu ce qu'il avait été par excellence autrefois : un centre pour les études sanscrites.

L'apprentissage du jeune maître marchait d'un pas rapide, quand la guerre vint y apporter une subite interruption. Bergaigne fit son devoir avec cette résolution tranquille qui s'alliait chez lui à la flamme intérieure. Il fit partie des bataillons de marche, bivouaqua aux avant-postes, et quand la garde nationale fut appelée à nommer ses chefs, il reçut du libre choix de ses compagnons d'armes, lesquels avaient subi l'ascendant qui était en lui, le grade de lieutenant. Je l'ai vu alors sous l'uniforme, encore tout plein des sentiments qui grondaient dans tous les cœurs. Cependant, plus tard, il parlait à peine de cet épisode de sa vie, que la plupart de ses collègues ont toujours ignoré.

Aussitôt après la paix, il reprit ses travaux avec un redoublement d'ardeur. En 1872, comme coup d'essai, il publia un texte sanscrit : c'était un de ces traités moraux, à la fois élégiaques, philosophiques et mystiques, où la sagesse indienne est condensée en stances singulièrement compliquées et subtiles. Cette publication attira sur lui l'attention d'un juge des plus compétents, qui, par une curieuse coïncidence, se révélait alors lui-même pour la première fois. M. Auguste Barth envoya de Genève, où il s'était retiré après la guerre, un article à la *Revue critique* sur le *Bhāminī-vilāsa* : « publication, disait-il, qui fait le plus grand honneur à son auteur, ainsi qu'à

l'École des hautes études dont elle est sortie. » Elle ne peut qu'encourager, ajoutait-il, ceux qui n'ont jamais désespéré des études sanscrites en France. La prédiction s'est vérifiée au delà même de la pensée de l'auteur. Cet article fut le commencement d'une amitié qui s'est constamment resserrée avec les années. Bergaigne devait, un jour, se trouver uni, ainsi que M. Senart, à M. Barth pour une grande publication entreprise de concert, l'édition des inscriptions sanscrites du Cambodge.

Dès lors les travaux se succèdent chez Bergaigne, de plus en plus importants et originaux. Ce n'est pas ici, vous le comprenez, le lieu ni le moment de les apprécier; mais je ne puis me dispenser de dire un mot pour en montrer au moins l'esprit général. Ces travaux se rapportent presque tous, d'une façon plus ou moins étroite, aux Védas.

Les recherches védiques, dont Eugène Burnouf avait pressenti et proclamé l'importance, mais dont il avait seulement pu entrevoir les premiers commencements, s'étaient, durant les vingt dernières années, développées avec un rare éclat en Allemagne et en Angleterre. Des indianistes de premier ordre y avaient appliqué leurs facultés. Mais ces recherches, qui rendirent célèbres les noms de Roth, de Benfey, de Weber, de Max Müller, s'engageaient peu à peu dans une voie où l'imagination avait autant de part que la vérité. Soit par un tour spécial de leur esprit, soit par un désir inconscient d'ajouter à l'intérêt du sujet, ces savants s'étaient attachés à un seul côté des hymnes védiques, qui leur permettait d'y voir comme les premières effusions de la poésie lyrique et les premiers essais de la

réflexion humaine. De belles pages ont été écrites en Angleterre et en Allemagne sur cette donnée. Mais en se laissant aller à ce système on avait fini par perdre de vue la réalité. Dès ses premiers essais, Bergaigne réagit contre cette sorte de parti pris : avec autant de modération que de sagacité, il montre que les Védas contiennent, non pas les premiers tâtonnements de la raison humaine, mais les idées souvent bizarres et paradoxales d'une cosmogonie déjà fort raffinée et mise au service du rituel. Il développa cette vue dans son ouvrage sur la religion védique. Au premier moment, une conception si différente du thème généralement admis fut accueillie avec surprise et presque avec scandale. Mais les preuves se succédèrent, de plus en plus nombreuses et convaincantes. Aujourd'hui il n'y a plus que les indianistes dont les yeux ont été prévenus d'ancienne date, qui se refusent à la lumière de l'évidence. Un changement de direction s'est fait dans les études védiques. La révolution ainsi opérée peut être citée comme une des plus belles applications de la *critique* au sens que, depuis Frédéric-Auguste Wolf et David Strauss, le mot a pris en histoire et en philologie.

Je m'arrête sur cette brève indication. Mais tous les travaux qu'entreprenait Bergaigne n'étaient qu'une préparation et un préambule au livre qu'il considérait comme devant être l'œuvre capitale de sa vie : une traduction du Rig-Véda. Il en avait longuement préparé les matériaux, ayant dépouillé à plusieurs reprises, et d'un bout à l'autre, tout le vocabulaire védique. Nul doute que cette traduction n'eût été un monument dont la science française se fût enorgueillie à juste titre. Ce devait être l'occupation des

dix prochaines années. Bergaigne était arrivé à la pleine maturité de son esprit : il était parvenu à ces frontières de la science où chaque pas en avant représente une découverte. L'ardeur au travail, loin de se ralentir, avait augmenté : il s'était retiré à l'une des extrémités de Paris, pour échapper aux distractions, ne donnant pas moins de quatorze heures par jour à l'étude. Un tour d'esprit vraiment original lui faisait apercevoir ce qui restait caché à d'autres. Que ne pouvait-on attendre de lui ? L'accident où il a trouvé la mort nous a privés d'une œuvre dont il parlait déjà comme arrêtée en ses contours généraux dans sa tête.

Mais ce n'est pas seulement la science qui est atteinte. Bergaigne était un cœur d'élite. Rien de mesquin ni de bas n'avait accès dans son âme ! Il voyait, au contraire, les hommes et les choses à travers un idéalisme qui transfigurait pour lui le monde, dont il se cachait d'habitude, mais que révélait parfois l'éclat singulier de son regard. La douleur qui l'avait frappé dans sa plus vive affection, et qui, avec le temps, s'était changée en un doux souvenir, l'avait enlevé au-dessus de toutes les préoccupations vulgaires. Même alors qu'il traitait, avec la conscience la plus scrupuleuse, les questions qui lui étaient soumises, on sentait qu'une partie de son être restait au-dessus des préoccupations ordinaires. A travers ses doutes philosophiques, la croyance à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme n'avait jamais été ébranlée : de lui on peut bien dire que *l'amour a été plus fort que la mort*. Il vient d'achever pour la dernière fois ce pèlerinage au cimetière Montparnasse qu'il était habitué à faire toutes les semaines.

D'autres que lui cultiveront les fleurs dont cette tombe a toujours été couverte. Mais la piété dont son âme était pleine s'est étendue à ses proches, à ses amis, à ses élèves, et il sera lui-même honoré comme il honorait ses morts.



